

XYZ. La revue de la nouvelle

Nouvelles nouvelles d'ici



Numéro 24, hiver–novembre 1990

L'étranger / l'étrangère

URI : <https://id.erudit.org/iderudit/4145ac>

[Aller au sommaire du numéro](#)

Éditeur(s)

Publications Gaëtan Lévesque

ISSN

0828-5608 (imprimé)

1923-0907 (numérique)

[Découvrir la revue](#)

Citer ce compte rendu

(1990). Compte rendu de [Nouvelles nouvelles d'ici]. *XYZ. La revue de la nouvelle*, (24), 84–91.

Cinq visions du futur

Collectif, *Cinq Nouvelles*, Montréal, Logiques, coll. «Autres mers, autres mondes», 1989, 226 p.

Un recueil de cinq nouvelles de science-fiction par cinq auteurs francophones, intitulé *C.I.N.Q.* (voilà un titre qui rappelle l'excellent recueil *Dérives 5*), paraît aux Éditions Logiques; cinq auteurs à la voix assurée, au ton juste, à l'écriture étonnante, amusante et souvent critique, proposent leurs visions d'un futur particulier.

Jean Dion, avec «Au dieu marteau», mêle science-fiction et fantastique. Au fil de plusieurs descriptions d'espaces (paysages martiens notamment), d'atmosphères, d'appareils scientifiques, de moyens de transport sophistiqués, l'auteur pose les jalons d'une réflexion sur la croyance au destin inscrit dans des limbes. Charles Landry, ex-GX et terrien parfaitement athée comme tous les siens, est poursuivi par le «hasard», la «chance», la «déveine». Choisi pour chasser des substances ectoplasmiques dans une sorte de cimetière martien, il trouve dans ces ruines «une connaissance lucide de ce qui succède à la mort... et de ce qui précède la vie» (p. 53). Il croit avoir rencontré Dieu, ou du moins un dieu, dans la «personne» de ces substances. Landry chasse ces créatures vraisemblablement porteuses d'une malédiction avec une arme primitive: des griffes qu'il porte aux poings. Cette dernière image résume bien ce qu'est le récit: dans un espace-temps très SF, le héros est victime d'un événement aux dimensions fantastiques. Le personnage est bouleversé et bouleversant. Il revient à la terre et «au fond, son seul regret était de n'avoir pas eu le temps de croire en Dieu avant d'apprendre qu'il n'existait pas» (p. 59).

Dans un Montréal crasseux de fin de siècle, Claude-Michel Prévost présente, lui aussi, un mélange complexe de SF (*cyber-punk*) et de fantastique. Dans «Pas de dum-dum pour Mister Klaus», les images défilent comme des flashes, l'écriture y est visuelle, saccadée, rythmique, essoufflante, oppressante. L'auteur utilise beaucoup la phrase nominale, sans verbe, désamorce l'action au

profit d'atmosphères et d'états d'âme. Cependant, la fin éclate : Sternum, tueur à gages chargé de tuer un vieux clochard, est tué par un aigle. Le narrateur avait bien spécifié plus tôt que « le Vieux avait un nez d'aigle. Le Vieux avait les yeux de l'aigle » (p. 164). Et qui plus est, Sternum était le cinquième à attenter aux jours de ce vieil immortel. Était-ce un clone ? Était-ce le Père Noël ? Était-ce un double de l'aigle ? Le dénouement ne dénoue rien et s'ouvre à toutes les conjectures.

Michel Martin (pseudonyme du tandem formé de Jean Dion et de Guy Sirois) reprend dans « La tortue sur le trottoir » la thèse de l'inflexion de l'évolution temporelle. Le narrateur relate son voyage dans le temps effectué grâce à la chronomachine. Il découvre, dans ce Cincinnati du futur, une ville préfabriquée, fausse, montée de toutes pièces afin de tromper les « saurys », ces voyageurs intra-temporels. Les tromper pour se protéger, pour ne pas divulguer l'avancement scientifique et technologique. Pour ce faire, ce monde futur monte un véritable puzzle socio-culturel. Michel Martin met savamment en scène cette société du paraître au fil de plusieurs descriptions de nouveaux us et coutumes, de nouveaux comportements sociaux. L'intérêt de cette nouvelle réside dans le très fort dépaysement culturel que subissent et le personnage et le lecteur. Et en trame de fond, le narrateur cherche à passer son message : ne pas chercher à connaître le futur au risque d'infléchir son cours.

Dans « Le tiers de l'avenir », Francine Pelletier met en place, dans un futur proche, un monde sur le point d'entrer dans un conflit mondial provoqué par un tout petit pays, l'Éthiopie, prêt à se vendre à l'une ou l'autre des grandes puissances. L'idée n'est pas neuve, mais le suspense est bien mené, l'action serrée. Catherine Sorelle, journaliste, a pour mission de couvrir les tractations entourant la vente de ce pays désertique. Cependant, le gouvernement éthiopien utilise la femme pour détourner momentanément l'attention des « clients ». Malheureusement, le conflit éclate, incontrôlable. Et tout ça pour un bout de désert...

Enfin, Colette Fayard (seule Française au sein de ce groupe québécois) présente une nouvelle de SF à la fois toute simple et au sujet complexe. L'écriture est libre, réfléchissant une conscience d'enfant aveugle et abusée par sa mère adoptive. La préoccupation

écologique donne un air de fraîcheur au récit. J'ai beaucoup aimé cette « Leçon de choses » de Fayard.

Dans cette nouvelle « fournée » des Éditions Logiques, certains textes n'ont pas « levé »; en revanche, le lecteur pourra en trouver quelques-uns d'une exquise saveur.

François Larocque

Prétention d'écrivains

François Piazza, *Cocus & Co.*, Outremont, VLB, 1989, 100 p.

De nos jours, il est assez rare que des romanciers ou nouvelliers décident d'inclure une préface ou un avant-propos à leur propre œuvre. François Piazza, lui, a cru bon de se justifier quelque peu dans un avant-propos qui annonce bien ses intentions. « Je suis rétro, et je m'en accommode. Par les temps qui courent, c'est le seul moyen de revenir à la mode.(sic) » (p. 7) Un peu plus loin, l'auteur expose ce qu'il pense de sa génération, celle des années soixante, comparée à celle d'aujourd'hui. Il se veut rétro. Cela reste une question de point de vue. En tout cas, s'il l'est vraiment, c'est bien plus dans son idéologie (mon Dieu, ramenez-nous mai 68!) que dans son style: « Je plains cette génération qui ne croit pas un instant pouvoir foutre le monde en l'air. Ça doit baiser triste! » (p. 8) Il faudrait que certains auteurs, dont M. Piazza, arrêtent de se réclamer de ces « fameuses » années 60 où, selon eux, tout était possible. Ça sent le passéisme à plein nez!

Cocus and Co. comprend dix nouvelles, dont seulement sept inédites, assez courtes, à l'exception de la dernière qui fait près de vingt pages. Aucune d'entre elles ne se distingue par sa beauté, son originalité ou sa qualité. Elles sont à peu près toutes égales, c'est-à-dire décevantes. Les histoires tournent toujours autour des mêmes sujets: les infidélités, la drague, le sexe. Ce ne sont pas de mauvaises idées, mais l'auteur ne propose rien de nouveau. Tout sent le déjà vu, le réchauffé et en plus, les clichés pullulent. Il ne nous épargne pas les stéréotypes non plus: la petite femme de banlieue, les « grosses madames » qui jouent au bingo, la maîtresse impatiente et insatisfaite.

D'ailleurs, l'image des femmes n'apparaît guère reluisante dans ce recueil. Ce sont presque toutes des épouses ennuyantes, des

maîtresses trop exigeantes. Elles sont baisées, besoignées, bafouées, tuées, laissées-pour-compte. On en voudra pour exemple, dans « Tourist-Room Blues » : « Ya Germaine qui jouit en faisant la moue. Elle se sent Marilyn besoignée par Brando. » (p. 19) Puis, dans « Vendredi soir » : « [...] Charles, tu deviens un fantasma qui vient hanter mes doigts quand mon con te réclame. » (p. 33)

Par ailleurs, monsieur Piazza aurait pu éviter les nombreuses « rimettes » agaçantes, présentes de façon trop systématique dans plusieurs nouvelles. « Sur le lit. Endormi. L'homme vit. » (p. 19) Des phrases dans ce style-là sont on ne peut plus nombreuses dans « Toutist-Room Blues ». Est-ce pour donner du rythme ou une impression de véritable blues ? À moins que l'auteur ne soit un nouvellier en manque de poésie ?

Quant à l'humour, mieux vaut ne pas en parler ! Ou plutôt oui, parlons-en ! Il faut lire « Les dits au Plus Moche » et notamment ce passage-ci :

— [...] la plupart des femmes les aiment rondes, bien pleines. Pour elles, c'est un symbole de puissance. [...] Non, les meilleures [sont] rablées, noueuses, dures quand on les tâte. [...]

— Ah bon ! Mais je me vois mal en train de reluquer les candidats au bon endroit...

— [...] Je te parle des épaules ! » (p. 55)

L'humour est un peu facile, sans finesse, avec les traditionnelles allusions au sexe... c'est déprimant ! Bref, pour un auteur qui se compare à Ferron, Proust et Robbe-Grillet, l'échec de son recueil semble être à la hauteur de son pédantisme.

Eugène Richard

Bêtes et bêtises

Jean-François Somain, *Vivre en beauté. Nouvelles*, Montréal, Logiques, coll. « Autres mers, autres mondes », 1989, 274 p.

Dans son dernier recueil, *Vivre en beauté* (voilà une belle ironie !), Jean-François Somain jette un regard sombre sur l'évolution de la société. On a l'impression que l'auteur a emprunté l'œil critique du narrateur de la nouvelle « Dire non » (véritable novella de

presque cent pages) pour mettre au monde sept univers en devenir.

D'abord trois nouvelles intimement liées par le thème de l'origine bestiale de l'homme. On rappelle en premier lieu que l'homme descend du singe, et qui plus est, de singes extraterrestres, des « Singes de Kala ». Mais sur Kala, ville-planète, ce sont des savantes qui ont envoyé les singes sur la Terre encore inhabitée. Dans la nouvelle « Survivre », trois créatures métalliques de l'espace, pour contrer la rouille causée par l'humidité de la Terre, décident de se reproduire en utilisant le modèle du singe, plus adapté au climat terrien. Cependant, au moment de transférer leurs connaissances au prototype, un énorme engin sphérique ramène les trois procréateurs chez eux. Ainsi, le terrien fait figure de singe amélioré, mais non terminé. De l'animal à la bête et à la bêtise, il n'y a qu'un pas. Ainsi, dans la nouvelle « Excès d'information », deux extraterrestres de forme végétale débarquent sur Terre. Ils se nourrissent d'informations diffusées par la planète. Mais ils ne trouvent pour toute information que violence, cruauté et haine en surabondance qui les empoisonnent et qui les tuent horriblement par manque d'amour total. La visite n'a pas été concluante. On retient que l'humanité se meut dans une décadence qui lui est intrinsèque.

Dans la nouvelle « Un peu de fumée », Somain présente un XXI^e siècle orienté vers un objectif de santé parfaite, aboutissant pratiquement à l'immortalité. La société est devenue l'œuvre d'un gouvernement totalitaire et corrompu, truquant le monde au nom du bien-être universel et individuel afin de se donner du crédit, gouvernement dont le dirigeant, surpris en train de fumer, va jusqu'à déclarer une guerre afin de sauver son intégrité. La grande liberté de nos instances administratives devant les lois est soulignée à gros traits. L'histoire des scandales n'est jamais finie. Tout est dans la façon de protéger son intégrité, son apparent conformisme.

Le recueil de Somain me semble bâti comme le produit d'un *performeur* chevronné mélangeant les pièces de choix pour les initiés et les morceaux faciles pour un plus large public. « Dire non » est une pièce de choix. On y découvre une société organisée en fonction de sept principes qu'il ne faut jamais enfreindre. Une société dans laquelle on doit offrir une totale transparence puisque

de toute façon, toutes les vies sont programmées au sein d'un ordre administratif sans faille et omnipotent. Un narrateur raconte sa lente montée dans le système, malgré sa conscience aiguë des contraintes imposées par cette société, jusqu'à ce qu'il devienne lui-même un instrument de l'ordre, essayant de rendre possible la liberté. Cette nouvelle est une savoureuse et captivante critique de notre évolution en devenir. On la relit avec plaisir et les autres nouvelles paraissent bien fades à côté de celle-ci.

Enfin, le recueil est plus divertissant que bouleversant et le plaisir qu'on retire de sa lecture est malheureusement altéré par les nombreuses coquilles.

François Larocque

Élégance et banalité

Christiane Teasdale, *À propos de l'amour*, Montréal, Boréal, 1990, 178 p.

« L'histoire est criminellement banale. » Cette phrase, tirée de la nouvelle « Dernier acte », caractérise assez bien l'ensemble de ce recueil. Les histoires racontées, les événements, les situations sont souvent banals. Les chutes laissent toujours un petit goût de déception, une fois chaque nouvelle terminée. À ces moments-là, on a envie de se demander : mais où l'auteure voulait-elle en venir ?

Toutefois, il ne faudrait pas croire que ce livre soit inintéressant. Rendons à César ce qui est à César ! Christiane Teasdale offre ici une première œuvre digne de mention. Le recueil est bien construit, avec neuf nouvelles d'inégales longueurs, mais presque toutes sont de bonne qualité. Il permet la découverte de plusieurs univers féminins, de la petite fille angoissée à la jeune femme émancipée. La langue est élégante sans jamais tomber dans la préciosité. Le style reste accrocheur du début à la fin. Le ton est presque toujours juste, à l'exception de la nouvelle « Portrait de Géraldine » où il sonne plutôt faux. Il y a un mélange de ton mi-enfantin, mi-sérieux qui est plus ou moins exact. On prendra pour exemple cette phrase : « Elle est devenue très riche, enfin pas mal riche, il était notaire, il paraît qu'elle ne l'aimait pas tellement. » (p. 148) Ou encore cette autre : « [...] elle ne se mariera peut-être jamais parce qu'elles aimaient le même homme, c'était le père de Géraldine, et même s'il le sait, il est

quand même gentil avec elle.» (p. 148-149) Par ailleurs, dans quelques nouvelles on retrouve certaines phrases remarquables comme celle-ci: « Anne a été vaccinée très jeune contre l'amour, juste avant d'entrer à l'école mixte à l'âge de quatorze ans.» (p. 18)

Malheureusement, ce qui manque à cet ouvrage, c'est une réflexion plus approfondie sur l'amour, les différents univers féminins ou encore sur l'art. Non pas qu'ils soient traités d'une façon superficielle, mais ils n'atteignent pas toujours un niveau de réflexion très élevé. En revanche, dans la nouvelle « Dimanche après-midi », Christiane Teasdale propose une très belle pensée sur la création artistique: « Il saisissait sa plume. Il pouvait maintenant travailler, ayant en quelque sorte réaffirmé sa croyance en la création, seule capable de nier l'absurdité de l'existence.» (p. 93)

La critique a, jusqu'à maintenant, bien accueilli ce premier ouvrage, d'une jeune auteure qui prouve déjà des qualités d'écriture indéniables. Pour un premier essai dans le domaine de la fiction, on peut dire sans équivoque que c'est réussi. Néanmoins, il y a certains défauts qui enlèvent un peu de plaisir lors de la lecture. Attendons la deuxième tentative, elle étonnera probablement encore plus.

Eugène Richard

La complexité des rapports humains

France Théoret, *L'Homme qui peignait Staline*, Montréal, Les Herbes rouges, 1989, 174 p.

Dans *L'Homme qui peignait Staline*, France Théoret emprunte les voix et les points de vue de personnages féminins d'âges différents pour traiter du destin solitaire de la femme et de ses rapports ardu avec son entourage.

Dans la première nouvelle, qui se déroule vraisemblablement à la fin des années soixante et qui est aussi la nouvelle éponyme, les ambitions de la femme se heurtent à des contingences familiales, et mêmes amoureuses. Jeune universitaire prometteuse, Louise Aubert éprouve des difficultés à communiquer avec autrui, et ceci constitue un des aspects les plus marquants du récit. À cet effet, le processus d'introspection du personnage est à la base d'une analyse psychologique intéressante. La recherche d'absolu de l'héroïne

trouve un certain aboutissement dans la rencontre de Mathieu que les circonstances amèneront, presque malgré elle, à épouser. Cette relation d'amour teintée d'amitié fait se rejoindre érotisme et tendresse. Toutefois, le mariage nuit à la carrière de Louise dont la quête de succès, avec le temps, prend ombrage de celle du mari. Aussi, leur connivence s'effrite-t-elle, gagnée par l'incommunicabilité et l'incompréhension. Quant à la figure du père, rattachée à la domination et à l'exercice du pouvoir, elle prend le dessus, incarnée symboliquement par Staline.

Peut-être le plus émouvant des récits, « Onze ans » aborde le thème de la solidarité féminine qui revêt la forme d'un rapprochement entre une mère et sa fille. Cette complicité naît une nuit alors que la première réveille la seconde pour l'entretenir de ses problèmes matrimoniaux, entre autres des « exigences » sexuelles du mari. Les confidences se réitèrent d'une nuit à l'autre. La fille, se substituant au père, assume un rôle de protecteur. Le récit est marqué par le refus de la vacuité et une magnifique recherche d'absolu. Paradoxe, toutefois, cette tentative de la fillette, vouée à l'échec, de préserver à la fois la beauté et les instants fugaces :

L'enfant s'accrocha à la décision de protéger sa mère. Depuis toujours, lui semblait-il, elle désirait grandir. Maintenant, elle en avait l'occasion. L'étrange beauté de la mère ne devait pas se perdre. Elle ne voyait qu'elle, fragile et menacée, jour et nuit. (p. 125)

Dans une autre nouvelle, « La dette », l'auteure explore les relations ombrageuses entre femmes et règle ses comptes avec les origines. Liliane, qui se remémore des tendresses du destin et des êtres, assiste aux funérailles de son père avec qui elle était restée brouillée depuis nombre d'années. L'auteure dépeint les contradictions qui tissent les rapports entre êtres humains, lesquels s'attirent et d'emblée se repoussent. Un texte profond sur la difficulté, pour ne pas dire l'impossibilité, d'aimer et l'incompréhension qui perdure au-delà des déchirures et du dernier souffle.

Ces nouvelles se distinguent par la subtilité de leurs propos et la profondeur des émotions des personnages. France Théoret pose un regard à la fois lucide et tendre sur l'être humain dont elle souligne brillamment la complexité et la tristesse indélébile.

Martin Thisdale XYZ